C.

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1272



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



Les Régisseurs du théâtre. comédien. J.M. Gérard 1790.

LES RIGUEURS DU CLOITRE,

COMÉDIE

En deux Actes en prose, mêlée d'Ariettes; représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 23 Août 1790.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

Paroles, de M. Fiévée.
Musique de M. Berton.

De l'Imp. de l'Auteur, rue Serpente, nº. 17.

Et se trouve :

Chez { Lepetit, rue Serpente, nº. 17. / Brunet, Libraire, place du Théâtre Italien. / Mongie, Palais-royal, nº. 215.

NOMS DES PERSONNAGES.	NOMS DES ACTEURS.
LUCILE, religieuse.	Mme. ST.-AUBIN.
EMILIE, autre religieuse, amie de Lucile.	Mme. CRÉTU.
L'ABBESSE.	Mme. DESFORGES.
LA SOUS-PRIEURE.	Mlle. LESCOT.
UNE VIEILLE RELIGIEUSE.	Mlle. DESBROSSES.
CHŒUR DE RELIGIEUSES.	
LE COMTE, destiné autrefois à devenir l'époux de Lucile.	M. MICHU.
UN OFFICIER de la garde-nationale.	M. GRANGER.
CHŒUR DE SOLDATS de la garde-nationale.	

La Scène est à Paris, dans un Couvent.

LES RIGUEURS DU CLOITRE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin dans l'intérieur du Couvent. Le mur du fond laisse voir derrière lui le clocher de l'église. A gauche de la Scène, il doit y avoir un bosquet, en forme d'oratoire.

SCENE PREMIÈRE.

LUCILE, LE COMTE.

Duo.

LUCILE *entrant sur la Scène d'un air égaré.*

De grace, si je vous suis chère,
Fuyez, fuyez ce lieu d'horreur.

LE COMTE.

Calmez plutôt votre terreur
Elle pourroit découvrir le mystère.

LUCILE.

Ah ! mon cher Comte, sauvez-vous.

LE COMTE.

Qui ? moi ! que je vous abandonne
A leurs soupçons, à leur courroux !
Non, non..... jamais.

LUCILE.

Je vous l'ordonne.....
Je vous le demande à genoux.

LE COMTE.

Qu'exigez-vous ?

LUCILE.

Eloignez-vous.

LE COMTE.

Je ne le puis.

LUCILE.

Ah ! je frisonne.....
Fuyez.....

LE COMTE.

Jamais.

LUCILE.

Au nom des Dieux !
Fuyez, abandonnez ces lieux.

LE COMTE.

Hélas ! si je vous abandonne,
Qui donc pourra vous secourir.

LUCILE.

La mort partout nous environne,
Hélas ! on peut nous découvrir.
Fuyez, c'est l'amour qui l'ordonne,
Voulez-vous me faire mourir.

LE COMTE.

Hélas ! que je vous abandonne.

LUCILE.

Au nom des Dieux !
Quittez ces lieux.

LE COMTE.

Non, je ne puis quitter ces lieux.

SCENE II.

LUCILE, LE COMTE, EMILIE.

LUCILE, *voyant entrer Émilie.*

EH bien ! ma chere Emilie, mes malheurs sont-ils au comble ?

EMILIE.

Rassurez-vous, malheureuse Lucile ; rien n'est découvert.

LE COMTE.

Je vous vois agitée..... vous ne me parlez qu'avec crainte..... vous m'ordonnez de vous fuir..... Au nom des Dieux! Quel est donc ce mystère ?

EMILIE.

Il est affreux, Monsieur le Comte, et si mon amie vous est chère, il faut, par la plus prompte absence, empêcher qu'il n'éclate.

LUCILE.

Je ne vous rappellerai pas que c'est pour vous seul que je me suis enchaînée aux pieds des autels. Le sacrifice fut cruel.... mais, trop heureuse, puisqu'il brisoit vos fers, la douleur m'auroit conduite au tombeau sans m'en plaindre. Imprudent jeune homme! falloit-il, sous l'habit d'un jardinier, venir dans ce séjour de douleur, troubler une tranquilité achetée par les larmes les plus amères, et réveiller dans mon cœur un amour que ma raison s'efforçoit de combattre ? Depuis un mois que vous êtes ici, quels tour-

mens ne m'avez vous pas fait souffrir ? Epouvantée de votre désespoir, frappée de la crainte d'un Dieu dont je suis l'épouse, craignant sans cesse de voir mes sentimens découverts, toujours indécise entre ma tendresse et mon devoir, chaque instant redoubloit ma peine, sans pouvoir fixer mes idées. Ce matin, enfoncée dans un bosquet, j'y lisois votre dernière lettre.....

LE COMTE.

Eh bien ?

LUCILE.

Entraînée par ce feu que vous savez si bien peindre, j'avois oublié l'univers entier. Ce ne fut qu'en me levant que j'aperçus madame l'Abbesse derrière moi. Jugez de ma surprise. J'allois mourir de honte de douleur..... mais la crainte de vous perdre triompha de ma foiblesse, me rendit coupable et parjure, et j'osai, sans rougir, lui remettre votre lettre, en l'assurant que le hazard seul me l'avoit fait trouver.

LE COMTE.

Vous me faites trembler. Se seroit-elle doutée ?...

EMILIE.

Vous jugez, M. le Comte, quelle allarme

une lettre comme la vôtre, a dû produire dans un couvent. Madame l'Abbesse crie au scandale, toutes les religieuses s'assemblent ; on court, on visite chaque célule dans l'espérance que quelqu'indice fera découvrir la coupable. On alloit entrer dans celle de mon amie..... Je m'élance, et, sans être apperçue, j'enlève ce portrait qui seul pouvoit découvrir son crime.... si c'en est un d'avoir un cœur comme le sien. Le voici. (*Elle donne le portrait à Lucile.*)

LUCILE.

Généreuse amie ! Sans vous, depuis longtems Lucile n'existeroit plus.

LE COMTE.

Ah ! Madame, quelle obligation ! ma vie entière, tout mon sang pourra-t-il payer ce bienfait ?

EMILIE.

J'ai sauvé mon amie, M. le Comte, voilà ma récompense, elle est chère à mon cœur. Mais, si vous mettez quelque prix à ce que j'ai fait pour elle, de grace ! sortez de ce couvent.

LUCILE.

Au nom de notre amour, ne me refusez pas !

EMILIE.

Croyez que l'orage n'est point dissipé. Pour différer, il ne fera qu'éclater avec plus de violence ; tous les soupçons se tournent sur Lucile. Trop sage pour croire que la vertu consiste à n'exister que pour soi, et trop grande pour déguiser ses sentimens, tant de qualités qui l'eussent fait chérir dans le monde, la font haïr dans ce couvent. Ne vous-y trompez pas, M. le Comte, la haîne habite dans ces retraites, et souvent elle y éclate avec plus de violence que dans le monde. Dispensez-moi de vous en dire davantage ; mais si vous aimez Lucile, éloignez-vous, ou tremblez sur son sort.

LE COMTE.

AIR.

Il le faut..... Eh bien, je m'exile ;
Je vais languir loin des ces lieux.
Ah ! s'il se peut, vivez tranquille ;
Oubliez l'amant malheureux
Qui doit mourir loin de l'asyle
Où vous avez formé des vœux.
Hélas ! hélas ! adieu, Lucile.

EMILIE.

Je ne me trompe pas..... on vient de ce côté. Amans infortunés ! il faut vous séparer.

LUCILE.

Adieu, mon cher Comte ; reprenez votre portrait, je ne peux plus le conserver sans danger..... il faut m'en séparer..... Reprenez ces lettres, elles déposeroient contre moi. Adieu. — Ma chère Emilie, si l'on me demande, excusez mon abscence le mieux qu'il vous sera possible ; mais je n'ose paroître à leurs yeux..... mon trouble me découvriroit..... On approche..... Adieu, mon cher Comte..... adieu..... Fuyez..... pour la dernière fois, adieu.

(*Lucile sort du côté du bosquet, Emilie du côté par lequel doivent entrer les Religieuses.*)

LE COMTE.

De quel côté fuir ? Si je suis ses pas, je la livre aux plus affreux soupçons. De ce côté, je vais rencontrer les Religieuses... Je les entends. Cachons-nous dans ce bosquet. Ah ! qu'il soit mon réfuge, en attendant le moment cruel où je pourrai, sans crainte, abandonner ces lieux.

(*Il entre dans le bosquet, et disparoît aux yeux du Public.*)

SCÈNE III.

EMILIE, L'ABBESSE, LA SOUS-PRIEURE, TOUTES LES RELIGIEUSES, les jeunes d'un côté, les vieilles de l'autre.

CHŒUR DE RELIGIEUSES.

AH! quel scandale abominable!
Quel déshonneur pour le couvent.

L'ABBESSE.

Mes Sœurs, qui de vous est coupable?

CHŒUR DE RELIGIEUSES.

Ce n'est pas moi, certainement.

L'ABBESSE.

Le voici l'écrit punissable.
C'est une lettre d'un amant.

LES JEUNES RELIGIEUSES *soupirant.*

D'un amant!

LES VIEILLES, *avec colère.*

D'un amant!

CHŒUR DE RELIGIEUSES.

Ah! quel scandale abominable!
Quel déshonneur pour le couvent.

L'ABBESSE.

Mes Sœurs, mes Sœurs point de foiblesse.

LES JEUNES RELIGIEUSES.

Hélas! hélas! point de foiblesse.

LES VIEILLES.

Non, non, non, non, point de foiblesse.

L'ABBESSE.

Tout y respire la tendresse.

LES JEUNES RELIGIEUSES, *soupirant.*

La tendresse!

LES VIEILLES, *avec colère.*

La tendresse!

CHŒUR DE RELIGIEUSES,

Ah! quel scandale abominable!
Quel déshonneur pour le couvent!

L'ABESSE *ouvrant la lettre.*

Écoutez et frémissez. (*Se retournant vers les religieuses.*) Tout le monde est-il ici?

LA SOUS-PRIEURE.

Oui, Madame; excepté la sœur Lucile.

L'ABESSE.

Pourquoi donc cette abscence, cette in-

différence sur un événement d'où dépend l'honneur de cette maison ? *(se tournant du côté des vieilles)* Une lettre amoureuse ! Ah ! mes sœurs, nous sommes toutes compromises.

LA SOUS-PRIEURE.

La conduite de la sœur Lucile ne doit point vous étonner, Madame ; vous savez qu'elle a toujours aimé à se distinguer et que ses principes. . . . .

EMILIE.

Ah ! ma sœur, pourquoi lui faire un reproche d'une action aussi simple. Tranquille sans doute avec sa conscience, elle n'a pas cru que cet événement dût troubler le gout qu'elle a toujours eu pour la solitude. Deviez-vous lui en faire un crime ?

LA SOUS-PRIEURE.

Nous verrons, nous verrons. . . .

EMILIE.

Mais la voici.

SCENE IV.

Les précédentes, LUCILE.

L'ABESSE, *reprenant la lettre.*

Ecoutez. — Mais.... vous le sayez, mes sœurs, ma poitrine est d'une délicatesse... qui, j'en suis certaine, ne me permettroit pas d'achever cette lecture. Tenez, sœur Lucile, c'est vous que je charge de ce soin important.

LUCILE.

Moi, Madame !

L'ABESSE.

Obéissez, ou vous me feriez croire....

LUCILE *à part, en prenant la lettre.*

Grand Dieu ! secourez moi. (*elle lit.*)

« Non, cruelle, votre cœur n'a jamais
» connu l'amour. Si vous m'aviez aimé,
» auriez-vous prononcé des vœux désavoués
» par Dieu même, et contraires aux prin-
» cipes qu'il imprima à toute la nature ?...
» Si vous m'aimiez, balanceriez-vous entre

» un vain devoir, et les jours de votre » époux ?.... Oui, je le suis, je mourrai » avec ce titre sacré..... La divinité même » ne pourroit rompre des nœuds que nous » avons formé en l'invoquant..... Je peux » vous ravir à l'esclavage.... Si vous ne » me répondez, *j'y consens.*.... craignez » l'égarement d'un amant que vous aurez » mis au désespoir..... C'est sous vos » yeux même que je viendrai terminer des » jours que vous aurez proscrits. Prenez » pitié de l'état auquel je suis réduit ; ré- » pondez-moi ; mais répondez avec votre » cœur. Adieu, cruelle et trop chère amie !.. » Souvenez-vous que ce n'est qu'en cessant » de vivre que je puis cesser de vous ado- » rer. » (*Elle s'évanouit.*)

(*Il faut que l'actrice qui joue le rôle d'Emilie s'approche de Lucile pendant qu'elle lit la lettre, et à l'insu de l'Abesse, cherche, par ses gestes, à ranimer son courage ; lorsque l'Abesse s'en apperçoit, elle fait signe à Emilie qui se retire un peu en arrière.*)

L'ABESSE ET LES VIEILLES RELIGIEUSES.

FINALE.

Le voilà découvert ce crime
Qui d'horreur nous fait frisonner ;
Le ciel a montré la victime,
Nous ne pouvons plus pardonner.

EMILIE ET LES JEUNES RELIGIEUSES

Malheureuse Lucile,
Qu'allez-vous devenir ?

LUCILE *revenant à elle.*

Dieu clément, sois mon asyle ;
Je le sens, je vais mourir.

L'ABBESSE ET LES VIEILLES.

Osez-vous, après votre offense,
Invoquer un Dieu menaçant ?
Tremblez, tremblez de sa vengeance ;
Craignez le sort qui vous attend.

SCÈNE V.

Les précédentes, LE COMTE.

LE COMTE *entrant d'un air égaré, et se jetant aux genoux des Religieuses.*

NON, Lucile n'est point coupable ;
J'en atteste, à vos pieds, l'honneur.
C'est moi dont l'amour, la fureur
Ont conduit le coup qui l'accable.
Seul j'ai causé tous ses malheurs ;
Je la perds et sans espérance.....
Sur moi déployez vos rigueurs ;
Mais respectez son innocence.

CHŒUR

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel fatal événement !
D'horreur mon ame glacée.
L'excès de mon étonnement
Me tient la tête embarrassée.
Hélas ! que faire en ce moment ?

LUCILE, EMILIE, L'ABBESSE, ET TOUTES LES RELIGIEUSES.

Fuyez un séjour respectable
Que vous avez trop profanné :
La loi, pour un crime semblable,
D'avance vous a condamné.

LE COMTE.

Abandonner ce que j'adore
Aux soupçons, à votre rigueur !

LUCILE.

Cruel ! qu'exigez-vous encore,
Après m'avoir ravi l'honneur ?
Faut-il que je vous sacrifie
Des jours usés par les malheurs ?
Eh bien ! arrachez-moi la vie ;
Mais quittez ce séjour de pleurs.

LE COMTE.

Je pars.... Mais rempli d'espérance
De vous soustraire à leur courroux ;
La liberté, l'amour et l'innocence
Seroient-ils sans force pour nous ?
(*Aux Religieuses.*)

Vous qui d'un Dieu plein de clémence,
Faites un Dieu vengeur, cruel;
Craignez, craignez au nom du Ciel
D'abuser de votre puissance.

LUCILE.

Tu sais si mon cœur est coupable;
Dieu, dont j'implore la bonté,
En ce jour sois-moi favorable,
Et désarme leur cruauté!

ENSEMBLE.

EMILIE ET LES JEUNES.	LE COMTE *aux Religieuses.*	L'ABBESSE ET LES VIEILLES.
Tu sais si son cœur est coupable,	La loi vous rendroit responsables	Epouse d'un Dieu redoutable,
Dieu, dont j'implore la bonté!	D'un excès de sévérité;	Tremblez de sa sévérité;
En ce jour sois-lui favorable,	Le Ciel qui pardonne aux coupables,	A nos loix qui devient coupable,
Et désarme leur cruauté.	S'arme contre la cruauté.	Est indigne de sa bonté.

(*Le Comte sort d'un côté, les Religieuses de l'autre; les Vieilles en marquant de l'indignation pour Lucile; les Jeunes en témoignant la pitié qu'elle leur inspire. Emilie seule s'approche de Lucile, et l'emmène en la serrant dans ses bras.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une voûte qui est censée conduire au chœur. Une lampe, suspendue au milieu de la voûte, doit éclairer la scène, et répandre un jour sombre. Des deux côtés du théâtre il y a des bancs; et du côté droit de la scène, le public doit voir une grille qui ferme un caveau dont les marches paroissent à travers cette grille.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA SOUS-PRIEURE, et une autre RELIGIEUSE âgée.

(*Elles entrent par une porte qui est au fond du théâtre, en roulant un grand fauteuil.*)

LA RELIGIEUSE.

QUELLE fatigue! Ah! ma Sœur, je suis toute en nage.

LA SOUS-PRIEURE.

Je suis aussi fatiguée que vous, ma

Sœur ; mais je n'ose m'en plaindre, quand c'est pour la cause du Ciel, et le service de madame l'Abbesse. C'est ici que doit être jugée la criminelle Lucile.

LA RELIGIEUSE.

Vous connoissez ma discrétion, et je crois mériter votre confiance. Dites-moi donc je vous prie, pourquoi, dans cette affaire, Madame veut prendre l'avis de ses Religieuses ; elle (vous le savez comme moi, ma Sœur, Dieu me préserve d'être médisante), elle qui a toujours commandé ici avec un despotisme qui, dans le fond du cœur, nous a souvent révoltées.

LA SOUS-PRIEURE.

L'indiscrétion est, selon moi, un crime impardonnable ; mais avec vous, ma Sœur, je crois pouvoir m'expliquer sans être indiscrette. Madame l'Abbesse a toujours détesté Lucile.

LA RELIGIEUSE.

Eh ! ma Sœur, qui de nous ne partage ce sentiment ? Aurions-nous oublié le moment où elle fut conduite ici par ordre du Roi ?

LA SOUS-PRIEURE.

Par ordre du Roi ! Dites donc, ma

Sœur, par ordre du frère de madame l'Abbesse, alors en faveur, et qui avoit juré la perte de la famille de Lucile. Peut-être avoit-il tort ; mais étions-nous responsables de sa conduite ? Devoit-elle recevoir nos soins et nos consolations avec un mépris insultant ? Devoit-elle nous reprocher d'être les ministres de ses vengeances, et à Madame d'être aussi cruel que son frère ?

LA RELIGIEUSE.

Ce sont ses propres mots ; je me les rappelle encore avec indignation.

LA SOUS-PRIEURE.

Nous avons tout supporté avec patience, tels étoient les ordres du frère de Madame. Enfin, il est inutile de dire comment, vint le moment où elle prononça ses vœux....

LA RELIGIEUSE *avec vivacité.*

Et nous fûmes vengées.

LA SOUS-PRIEURE.

Que dites-vous, ma Sœur ? nous fûmes contentes de l'avoir arrachée au monde, pour la rendre au bonheur.

LA RELIGIEUSE.

Au bonheur ! hélas ! ma Sœur, c'est ce que je voulois dire.

LA SOUS-PRIEURE.

Comme les sentimens de Madame pour Lucile ont éclatés dans bien des occasions, elle a craint que quelque jour le couvent ne lui reprochât d'avoir profité de cet événement pour satisfaire sa haine ; voilà pourquoi elle a desiré notre avis. Mais, ma Sœur, (et nous le pouvons sans remord puisqu'il s'agit de venger le ciel) je suis sûre que nous serons agréables à Madame, en secondant ses intentions. Intimidons les foibles, faisons sentir aux jeunes de quelle conséquence il est pour elles de se taire dans une circonstance pareille ; enfin....,

LA RELIGIEUSE.

Je vous comprends, ma Sœur. (*On entend une cloche.*) L'heure nous appelle à nos devoirs. Adieu. Paix et santé.

LA SOUS-PRIEURE.

C'est ce que je vous souhaite, ma sœur.

(*Elles voient venir Lucile, lèvent les bras avec indignation, et sortent.*)

SCENE II.

LUCILE *seule.*

(*Elle est vêtue de l'habit des novices et dans un grand désordre ; elle entre en se soutenant contre les murs.*)

AIR.

Ou fuir..... où me cacher ; hélas !
La honte par-tout m'environne,
Aucun espoir..... il m'abandonne,
Et j'invoque en vain le trépas.

Mon Dieu ! serois-je donc coupable,
Puisque je tremble devant toi ?
Ah ! ne soit point inexorable,
L'amour, la douleur et l'effroi,
Me rendent assez misérable.

Où fuir..... où me cacher ; hélas ! &c.

Amour ! tu me poursuis encore.....
Oui..... je le sens..... il me dévore.....

Où fuir, où me cacher ; hélas ! &c.

(*Elle tombe sur un des bancs.*)

Infortunée Lucile ! voilà donc l'abîme où t'a conduite un excès de tendresse !

Pour désarmer le père de ton amant, tu sacrifies ton repos; tu oses sans frémir prononcer des vœux..... à peine est-il accompli le sacrifice douloureux.... il meurt ce père inflexible, et toi-même, amante insensée! a mis une barrière éternelle entre toi et celui que tu n'as pu cesser d'aimer. L'espoir..... seul soutien des malheureux! l'espoir même m'est interdit. Les larmes, la douleur, l'humiliation..... et le souvenir d'un amour qu'il m'est impossible de vaincre, voilà quel sera désormais mon partage. — Les cruelles! m'avoir dépouillée d'un habit..... oui, j'en étois indigne, si pour le porter, il faut avoir renoncé à tous les sentimens de la nature. — Qu'il se fait attendre long-tems l'arrêt de mon suplice. Ah! si c'étoit la mort! mais elle ne pourroit assouvir leur haine. C'est par des tourmens infinis... J'entends quelqu'un... on approche.... où me cacher? Grand dieu! que ne puis-je me dérober à moi-même.

SCENE III.

LUCILE, EMILIE.

EMILIE.

EH ! quoi, vous fuyez. . . . et c'est votre Emilie.

LUCILE.

De grace ! dites-moi, trop généreuse amie, est-il sauvé ?

EMILIE.

Oui, ma chère Lucile.

LUCILE.

Je n'ai plus rien, absolument rien à craindre pour lui.

EMILIE.

Rassurez-vous, il n'a couru aucun danger.

LUCILE.

Dieu clément ! tu m'as donc exaucé. On peut maintenant disposer de mon sort.

EMILIE.

Il n'est pas sans espérance.

LUCILE *avec vivacité.*

Vous dites?....

EMILIE.

Que j'espère encore fléchir la rigueur de nos loix. Madame l'Abbesse fait assembler le couvent ; elle ne prononcera rien sans nous avoir consultées. Ah ! que le soin de vous défendre sera cher à mon cœur ! vos vertus, votre innocence, la voix de l'amitié, mes larmes....

LUCILE.

Vous rendroient coupable à leurs yeux sans rien changer à ma destinée. Ma chere Emilie, n'ajoutez pas à mes chagrins celui d'avoir fait votre malheur. Mes peines, je saurai les supporter ; mais les vôtres..... ah ! mon amie...

EMILIE.

Les miennes, ma chère Lucile !... elles seront éternelles, si je n'obtiens votre grace.

LUCILE.

J'exige.....

EMILIE.

N'exigez rien, où dès ce moment je croirai

que vous ne m'avez jamais aimée. Avez-vous pu croire que de vaines considérations pourroient me retenir ? Eh ! que me fait à moi leur haine ! si je vous perds, elle n'ajoutera rien à ma douleur : mais si j'adoucis l'arrêt qu'elles vont prononcer, si nous ne sommes jamais séparées. . . . Ah ! mon amie, mettez la main sur mon cœur, et jugez de la joie qu'auroit votre Emilie.

LUCILE.

Généreuse et cruelle amie ! vous n'avez donc pas réfléchi. . . .

EMILIE.

Moi ! réfléchir. . . . . lorsqu'il s'agit de votre repos. . . . . Ah ! Lucile, je le vois bien, vous ne m'avez jamais connue.

DUO.

LUCILE.

Conservez-moi votre amitié,
Voilà mon unique espérance ;
Mais cessez, cessez, par pitié,
De rien tenter pour ma défense.

EMILIE.

Emouvoir pour vous leur pitié,
Rendre justice à l'innocence ;
C'est un besoin pour l'amitié ;
C'est mon devoir et ma seule espérance.

LUCILE.

Vous vous perdez.

EMILIE.

Je n'entends rien.

LUCILE.

La haîne agit.

EMILIE.

L'amitié règne.

LUCILE.

Craignez, craignez.

EMILIE.

Pour votre bien,
Qu'est-il au monde que je craigne?

LUCILE.

Les soupçons, leur fureur.

EMILIE.

Ah! pour vous que m'importe!

LUCILE.

Vous perdez le bonheur.

EMILIE.

Votre intérêt l'emporte.

ENSEMBLE.

Cédez, ah! laissez-vous fléchir!

Ecoutez mes vœux, ma prière ;
Plutôt que de vous voir souffrir,
Je donnerois ma vie entière.

EMILIE.

Mais je les entends, il faut vous éloigner. Adieu, malheureuse Lucile.

LUCILE.

Adieu, trop généreuse amie ; n'oubliez pas que vous m'avez promis....

EMILIE.

De vous sauver, s'il est possible ; c'est le seul serment qu'ait prononcé mon cœur.

(*Elles s'embrassent ; on entend du bruit, Lucile se sauve.*)

SCENE IV.

ÉMILIE, L'ABBESSE, LA SOUS-PRIEURE, TOUTES LES RELIGIEUSES.

(*Elles entrent dans le plus grand silence, et se rangent les jeunes d'un côté, les vieilles de l'autre. Quand l'Abbesse s'est placée dans son fauteuil, qui est au milieu de la Scène, elle leur fait signe de la main de s'asseoir. Les Religieuses obéissent et se placent sur les bancs qui sont des deux côtés du Théâtre, excepté la Sous-prieure et la vieille Religieuse qui restent debout auprès du fauteuil de l'Abbesse. Emilie doit être sur le devant du banc des jeunes religieuses, qui est à la gauche de l'Abbesse.*)

L'ABBESSE.

JE dois vous faire part, mes Sœurs, du motif qui m'a portée à vous assembler. L'événement arrivé aujourd'hui dans notre maison est affreux ; il offense à la fois le ciel, nos principes et nos loix. J'ai cru que de si grands intérêts compromis par un attentat inoui, exigeoient une punition égale

au crime, et qui, en livrant la coupable à ses remords, retint dans le devoir, celles que trop d'indulgence pourroit conduire au précipice. Mais si je règne sur vous, mes Sœurs, ce ne doit être que pas la justice ; et toutes les fois qu'un avis meilleur que le mien sera ouvert, vous me verrez toujours le saisir avec avidité. Que celles qui pensent que la sévérité peut aller trop loin dans cette occasion, se lèvent et me répondent.

(*Emilie se lève et toutes les jeunes religieuses imitent son exemple.*)

L'ABESSE *se levant aussi.*

Si je voulois arrêter l'excès d'un zèle imprudent, je vous rappelerois qu'un horrible mensonge m'avois mise dans la nécessité de partager mes soupçons entre vous. Si le ciel n'eut pris soin de découvrir la coupable, considérez les maux auxquels nous étions réservées. La calomnie, la méfiance, l'inimitié, la haîne alloient pour jamais troubler la tranquilité dont nous avons joui jusqu'à présent. Mais, je le répete, je ne veux pas exciter votre colère ; elle a mérité celle du ciel, elle est assez punie.

(*Toutes les jeunes Religieuses, excepté deux, se replacent sur leur banc.*)

LA SOUS-PRIEURE.

Eh! qui de nous oseroit prendre sa défense, sans avouer que dans le fond du cœur elle est déjà rébelle à ses devoirs? Oui, Madame, c'est dans cette circonstance que vous allez connoître celles qui sont véritablement attachées à nos principes. Pour moi, j'ose le dire, voilà mon sentiment : qui se montre trop facile à pardonner le crime, est bien prêt de le commettre.

(*Les deux jeunes Religieuses, qui étoient restées debout, reprennent leur place en tremblant.*)

EMILIE.

Moi, seule, ô mon Dieu! moi seule vais donc prendre la défense de l'innocence outragée.

L'ABBESSE.

Pour vous, Sœur Emilie, votre amitié, trop intime peut-être avec Lucile, me donne le droit de vous interdire la parole. Je pourrois faire plus, sans doute ; bénissez ma bonté.

EMILIE.

Eh bien, Madame, si mes pleurs, si l'amitié la plus respectable sont des crimes dans ce séjour; si, sans vous désobéir, je ne peux élever la voix pour mon amie, ah! qu'elle soit

soit entendue du moins avant d'être jugée. C'est une loi sacrée que le criminel même a droit de réclamer.... C'est une grace que je vous demande à genoux pour elle.... Mes Sœurs, joignez vos prières aux miennes, qu'elle soit entendue ; c'est tout ce que je demande.

(*Les jeunes Religieuses se jettent à genoux, tendent les bras vers l'Abbesse.*)

L'ABBESSE.

Oui,.... mes Sœurs,.... oui, elle le sera. Qu'on la fasse venir.

(*Emilie sort et rentre au même moment, tenant Lucile par la main.*)

SCÈNE V.

Les *précédens*, LUCILE.

L'ABBESSE.

APPROCHEZ, vous que je n'ose plus appeler ma Sœur. On espère, et je le souhaite, que vous parviendrez à vous justifier. N'oubliez pas que le Ciel vous entend, vous juge, et que le mensonge ajouteroit à vos forfaits,

sans adoucir le châtiment que vous avez mérité.

LUCILE.

Ce que je pourrois dire pour ma justification, vous le savez aussi bien que moi, Madame ; mais mon amie l'exige, et je vais vous répondre. Fille unique d'un père adoré, heureuse par la nature et par l'amour, je touchois au moment de serrer les nœuds de l'hymen le plus tendre, quand la mort nous ravit notre bienfaiteur, notre ami, et nous laissa en but à la fureur d'un homme puissant qui détestoit mon père. Son crime étoit impardonnable. Avec toute la force que donne la vertu et l'amour de l'humanité, il avoit tonné contre les fautes et la tyrannie de son administration. Un ordre supérieur le fit ensevelir vivant dans l'antre du crime et de la vengeance. Le même exempt qui venoit d'arracher mon père à ma tendresse, me conduisit dans un couvent où j'appris, quelques jours après, que la douleur, ou plutôt un nouvel attentat, m'avoit rendue orpheline. Je croyois toucher au dernier terme du malheur ; combien je me trompois ! et que la haîne est ardente à inventer de nouveaux tourmens ! Caressses, séduction, menaces, ruses, traitemens cruels, on employa tout pour me forcer à prendre

le voile. Mais j'aimois, j'étois sûre du cœur de mon amant, et je résistai sans efforts. Que devins-je, hélas! quand j'appris que, d'accord avec un père ambitieux et foible, le monstre, qui avoit juré ma perte, venoit de faire renfermer mon époux, et que le sacrifice de ma liberté étoit devenu le terme de sa prison. Ce que tant de persécutions n'avoient pu, l'amour seul l'exécuta. Je prononçai mes vœux, et fus pour jamais soumise au pouvoir de celles qui m'avoient persécutée.—L'homme cruel qui a assassiné mon père, c'est votre frère, Madame; le couvent où je fus amenée, est celui dans lequel vous commandez; les personnes qui m'ont si cruellement traitée, je ne les nomme pas : elles m'entendent, et vont être mes juges. — Voilà les crimes dont je fus la victime. Le mien, le seul qu'on ose me reprocher, est de n'avoir pu vaincre un amour.... qui fit si long-tems mon bonheur, qui cause à présent mon désespoir; mais qui ne m'a jamais rendue coupable.—Vous avez exigé la vérité, maintenant jugez-moi.

EMILIE.

Caractère sublime! le malheur même ajoute à ta beauté. Vous l'avez entendue, eh bien! oserez-vous ?...

L'ABBÈSSE.

Sœur Emilie, j'attends quelqu'un ; allez dans mon parloir. Si vous devinez mes motifs, sortez ; et n'oubliez plus que l'obéissance est au nombre des vœux que vous avez prononcés.

EMILIE, *traversant le théâtre pour sortir.*

Grand Dieu ! est-il possible d'être sans cesse prosterné au pied des autels, et d'avoir un cœur si peu sensible aux douleurs des mortels !

(*Au moment de sortir, elle tourne les yeux sur Lucile, se jette dans ses bras, l'embrasse, et s'enfuit avec le mouvement de quelqu'un qui craint de ne pouvoir retenir les cris de sa douleur.*

SCÈNE VI.

LUCILE, L'ABBESSE, LES RELIGIEUSES.

L'ABBESSE *à deux jeunes religieuses qui paroissent vivement affectées.*

ET vous, jeunes insensées qui n'avez que des larmes à offrir au ciel qui demande vengeance, aprochez et levez cette grille. (*elles obéissent*) Voyez-vous ce noir souterrein, un entier abandon, et la nourriture la plus grossière, voilà le sort réservé aux épouses de Dieu, lorsqu'elles sont infidelles à leurs devoirs. (*se retournant vers Lucile.*) Vous m'avez entendue; l'arrêt est prononcé.

MUSIQUE.

LES JEUNES RELIGIEUSES.

Le crime est grand; mais quel suplice!
Grand Dieu! daigne éclairer nos cœurs!
Exigeois-tu ce sacrifice?
S'il est vrai, pardonne nos pleurs.

L'ABBESSE ET LES VIEILLES.

Reçois, grand Dieu! ce sacrifice,
Et qu'il appaise ta fureur:
Le crime, nos loix, ta justice
Autorisent notre rigueur.

(*Lucile s'appuie sur les deux Religieuses qui ont levé la trappe et s'avance près du souterrein.*)

LUCILE.

Dieu, pour elles, sois moins sévère,
Que leur cœur ne le sont pour moi;
Pardonne un arrêt sanguinaire,
C'est le seul vœu que j'élève vers-toi.

(*Elle descend dans le caveau; et tombe évanouie sur les marches.*)

EMILIE *pouvant à peine respirer.*

On vient..... Craignez une puissance.
Un ordre sacré..... sur mes pas....
Je l'ai vu..... Lucile..... il avance;
Entendez le bruit des Soldats.

SCENE VII.

LE COMTE, en uniforme de grenadier, un OFFICIER de la garde nationale, SOLDATS de sa compagnie et *les précédentes.*

CHŒUR DE RELIGIEUSES.

EXPLIQUEZ-VOUS; quelle épouvante!

LE COMTE *dans la coulisse.*

Où la chercher? Cruelle attente!
(*Paroissant sur la scène.*)
Lucile!..... Hélas! de quel côté.....

LUCILE, *appercevant le Comte.*

C'est lui..... Grand Dieu ! je meurs contente.

(*Elle tombe dans les bras du Comte.*)

LE COMTE, *la serrant dans ses bras.*

Amour !

CHŒUR DE RELIGIEUSES.

Vengeance !

L'OFFICIER *et les Soldats nationaux paroissans.*

Liberté !

LE COMTE, *montrant le souterrein et Lucile qu'il a porté mourante dans un fauteuil.*

Ah ! mes amis, regadez et jugez si j'avois tort.

L'OFFICIER.

Mille pardons, Mesdames, de la manière un peu brusque dont nous sommes entrés ici, mais d'après les alarmes que nous avoit données notre frère, nous avons cru.....

L'ABBESSE.

Et de quel droit, Monsieur, ose-t-on violer un asyle ?.....

L'OFFICIER.

Du droit de l'humanité qui ne permet plus que l'on commette des crimes sous le vain prétexte de venger le ciel. Des loix que nous avons juré de maintenir, auxquelles personne ne peut se soustraire, et que vous respecterez, Madame, viennent de briser les grilles de vos saintes prisons, et de rendre à la nature tant d'objets malheureux que des vœux indiscrets ou forcés avoient enlevés à la Société.

L'ABBESSE *à l'Officier.*

Quoi ! Monsieur, on auroit la cruauté de nous contraindre?...

L'OFFICIER.

Cessez de le craindre, Madame ; en détruisant les abus, on sait compatir à la foiblesse de ceux qui en sont les victimes. Si votre conscience, l'âge ou l'habitude vous engagent à ne pas rentrer dans le monde, restez dans ces enceintes. Une existence, suffisante pour quelqu'un qui a fait vœu de pauvreté, vous donnera les moyens de vivre. Mais vous, jeunes infortunées, ne vous laissez plus séduire par de pieux mensonges, et croyez que l'être le plus parfait aux yeux

de

de la divnité, est celui qui remplit dignement les devoirs d'homme, de citoyen, d'époux, de père et d'ami.

(*L'Abbesse et les vieilles Religieuses sortent en colère ; les jeunes se pressent autour de Lucile. La sous-prieure, et la vieille Religieuse qui sont restées, se consultent, et finissent par se ranger du parti des jeunes.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

O liberté ! déesse de la France,
Plutôt mourir que de vivre sans toi,
Du despotisme étouffer la puissance,
N'obéir jamais qu'à la loi ;
Punir tous ceux qui lui seroient rebelles,
Voilà nos vœux. Dieu, devant toi,
Nous le jurons, nous leur serons fidèles.

CHŒUR D'HOMMES.

Périsse à jamais l'homme impie
Qui pourroit trahir nos sermens ;
Que les remords, la honte et l'infamie,
Comme des vautours renaissans,
Jusqu'au dernier jour de sa vie,
Ne lui donnent que des tourmens.

CHŒUR GÉNÉRAL.

O liberté ! déesse de la France,
Plutôt mourir que de vivre sans toi,
Du despotisme étouffer la puissance,

N'obéir jamais qu'à la loi,
Punir tous ceux qui lui seroient rebelles;
Voilà nos vœux. Dieu! devant-toi,
Nous le jurons, nous leur serons fidèles:
Vive la liberté, la Patrie et le Roi.

FIN.